

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

13^e ANNEE.

N^o 11

NOVEMBRE 1870.

Manifestations des Esprits

CARACTÈRE ET CONSÉQUENCES RELIGIEUSES DES MANIFESTATIONS SPIRITES

(Œuvres posthumes.)



—
PRÉLIMINAIRES (Fin.)

(Quatrième article, voir la *Revue* d'août, septembre et octobre 1870.)

§ 6. — *De l'obsession et de la possession.*

56. L'obsession est l'empire que de mauvais Esprits prennent sur certaines personnes, en vue de les maîtriser et de les soumettre à leur volonté, par le plaisir qu'ils éprouvent à faire le mal.

Lorsqu'un Esprit, bon ou mauvais, veut agir sur un individu, il l'enveloppe pour ainsi dire de son périsprit comme d'un manteau ; les fluides se pénétrant, les deux pensées et les deux volontés se confondent, et l'Esprit peut alors se servir de ce corps comme du sien propre, le faire agir selon sa volonté, parler, écrire, dessiner, tels sont les médiums. Si l'esprit est bon, son action est douce, bienfaisante, il ne fait faire que de bonnes choses ; est-il mauvais, il en fait faire de mauvaises ; est-il pervers et méchant, il l'étreint comme dans un filet, paralyse jusqu'à sa volonté, son jugement même, qu'il étouffe sous son fluide, comme on étouffe le feu sous une couche d'eau ; le fait penser, parler, agir par lui, le pousse malgré lui à des actes extravagants ou ridicules, en un mot il le magnétise, le cataleptise moralement, et l'individu devient un instrument aveugle

de ses volontés. Telle est la cause de l'obsession, de la fascination et de la subjugation qui se montrent à des degrés d'intensité très divers. C'est le paroxysme de la subjugation, que l'on appelle vulgairement *possession*. Il est à remarquer que, dans cet état, l'individu a très souvent la conscience que ce qu'il fait est ridicule, mais il est contraint de le faire, comme si un homme plus vigoureux que lui faisait mouvoir contre son gré ses bras, ses jambes et sa langue.

57. Puisque les Esprits ont existé de tout temps, de tout temps aussi ils ont joué le même rôle, parce que ce rôle est dans la nature, et la preuve en est dans le grand nombre de personnes obsédées ou possédées, si on le veut, avant qu'il ne fût question des Esprits, ou qui, de nos jours, n'ont jamais entendu parler de Spiritisme ni de médiums. L'action des Esprits, bons ou mauvais, est donc spontanée; celle des mauvais produit une foule de perturbations dans l'économie morale et même physique que, par ignorance de la cause véritable, on attribuait à des causes erronées. Les mauvais Esprits sont des ennemis invisibles d'autant plus dangereux qu'on ne soupçonnait pas leur action. Le Spiritisme, en les mettant à découvert, vient révéler une nouvelle cause à certains maux de l'humanité; la cause connue, on ne cherchera plus à combattre le mal par des moyens que l'on sait désormais inutiles, on en cherchera de plus efficaces. Or, qui est-ce qui a fait découvrir cette cause? La médiumnité; c'est par la médiumnité que ces ennemis occultes ont trahi leur présence; elle a fait pour eux ce que le microscope a fait pour les infiniment petits: elle a révélé tout un monde. Le Spiritisme n'a point attiré les mauvais Esprits; il les a dévoilés, et a donné les moyens de paralyser leur action, et par conséquent de les éloigner. Il n'a donc point apporté le mal, puisque le mal existait de tout temps; il apporte au contraire le remède au mal en montrant la cause. Une fois l'action du monde invisible reconnue, on aura la clef d'une foule de phénomènes incompris, et la science, enrichie de cette nouvelle loi, verra s'ouvrir devant elle de nouveaux horizons. QUAND Y ARRIVERA-T-ELLE? *Quand elle ne professera plus le matérialisme*, car le matérialisme l'arrête dans son essor et lui pose une barrière infranchissable.

58. Puisque, s'il y a de mauvais Esprits qui obsèdent, il y en a de bons qui protègent, on se demande si les mauvais Esprits sont plus puissants que les bons.

Ce n'est pas le bon Esprit qui est plus faible, c'est le médium qui n'est pas assez fort pour secouer le manteau qu'on a jeté sur lui,

pour se dégager de l'étreinte des bras qui l'enlacent et dans lesquels, il faut bien le dire, quelquefois il se complaît. Dans ce cas, on comprend que le bon Esprit ne puisse avoir le dessus, puisqu'on lui en préfère un autre. Admettons maintenant le désir de se débarrasser de cette enveloppe fluidique dont la sienne est pénétrée, comme un vêtement est pénétré par l'humidité, le désir ne suffira pas. La volonté même ne suffit pas toujours.

Il s'agit de lutter contre un adversaire ; or, quand deux hommes luttent corps à corps, c'est celui qui a les muscles les plus forts qui terrasse l'autre. Avec un Esprit il faut lutter, non corps à corps, mais d'Esprit à Esprit, et c'est encore le plus fort qui l'emporte ; ici, la force est dans *l'autorité* que l'on peut prendre sur l'Esprit, et cette autorité est subordonnée à la supériorité morale. La supériorité morale est comme le soleil, qui dissipe le brouillard par la puissance de ses rayons. S'efforcer d'être bon, de devenir meilleur si l'on est déjà bon, se purifier de ses imperfections, en un mot, s'élever moralement le plus possible, tel est le moyen d'acquérir le pouvoir de commander aux Esprits inférieurs pour les écarter, autrement ils se moquent de vos injonctions. (*Livre des Médiums*, n^{os} 252 et 279.)

Cependant, dira-t-on, pourquoi les Esprits protecteurs ne leur enjoignent-ils pas de se retirer ? Sans doute ils le peuvent et le font quelquefois ; mais, en permettant la lutte, ils laissent aussi le mérite de la victoire ; s'ils laissent se débattre des personnes méritantes à certains égards, c'est pour éprouver leur persévérance et leur faire acquérir *plus de force* dans le bien ; c'est pour elles une sorte de *gymnastique morale*.

Certaines personnes préféreraient sans doute une autre recette plus facile pour chasser les mauvais Esprits : quelques mots à dire ou quelques signes à faire, par exemple, ce qui serait plus commode que de se corriger de ses défauts. Nous en sommes fâché, mais nous ne connaissons aucun procédé plus efficace pour *vaincre un ennemi que d'être plus fort que lui*. Quand on est malade, il faut se résigner à prendre une médecine, quelque amère qu'elle soit ; mais aussi, quand on a eu le courage de boire, comme on se porte bien, et combien l'on est fort ! Il faut donc bien se persuader qu'il n'y a, pour atteindre ce but, ni paroles sacramentelles, ni formules, ni talismans, ni signes matériels quelconques. Les mauvais Esprits s'en rient et se plaisent souvent à en indiquer qu'ils ont toujours soin de dire infailibles, pour mieux capter la confiance de ceux qu'ils veulent

abuser, parce qu'alors ceux-ci, confiants dans la vertu du procédé, se livrent sans crainte.

Avant d'espérer dompter le mauvais Esprit, il faut se dompter soi-même. De tous les moyens d'acquérir la force pour y parvenir, le plus efficace est la volonté secondée par la prière, la prière de cœur s'entend, et non des paroles auxquelles la bouche a plus de part que la pensée. Il faut prier son ange gardien et les bons Esprits de nous assister dans la lutte ; mais il ne suffit pas de leur demander de chasser le mauvais Esprit, il faut se souvenir de cette maxime : *Aide-toi, le ciel t'aidera*, et leur demander surtout la force qui nous manque pour vaincre nos mauvais penchants qui sont pour nous pires que les mauvais Esprits, car ce sont ces penchants qui les attirent, comme la corruption attire les oiseaux de proie. En priant aussi pour l'Esprit obsesseur, c'est lui rendre le bien pour le mal, et se montrer meilleur que lui, et c'est déjà une supériorité. Avec de la persévérance, on finit le plus souvent par le ramener à de meilleurs sentiments, et de persécuteur en faire un obligé.

En résumé la prière fervente, et les efforts sérieux pour s'améliorer, sont les seuls moyens d'éloigner les mauvais Esprits qui reconnaissent leurs maîtres dans ceux qui pratiquent le bien, tandis que les formules les font rire, la colère et l'impatience les excitent. Il faut les lasser en se montrant plus patients qu'eux.

Mais il arrive quelquefois que la subjugation augmente au point de paralyser la volonté de l'obsédé, et qu'on ne peut attendre de lui aucun concours sérieux. C'est alors surtout que l'intervention de tiers devient nécessaire, soit par la prière, soit par l'action magnétique ; mais la puissance de cette intervention dépend aussi de l'ascendant moral que les intervenants peuvent prendre sur les Esprits ; car s'ils ne valent pas mieux, leur action est stérile. L'action magnétique, dans ce cas, a pour effet de pénétrer le fluide de l'obsédé d'un fluide meilleur, et de dégager celui de l'Esprit mauvais ; en opérant, le magnétiseur doit avoir le double but d'opposer une force morale à une force morale, et de produire sur le sujet une sorte de réaction chimique, pour nous servir d'une comparaison matérielle, chassant un fluide par un autre fluide. Par là, non-seulement il opère un dégagement salutaire, mais il donne de la force aux organes affaiblis par une longue et souvent vigoureuse étreinte. On comprend, du reste, que la puissance de l'action fluidique est en raison, non-seulement de l'énergie de la volonté, mais surtout de la qualité du fluide introduit, et, d'après ce que nous avons dit, que

cette qualité dépend de l'instruction et des qualités morales du magnétiseur ; d'où il suit qu'un magnétiseur ordinaire qui agirait machinalement pour magnétiser purement et simplement, produirait peu ou point d'effet ; il faut de toute nécessité un magnétiseur *spirite* agissant en connaissance de cause, avec l'intention de produire, non le somnambulisme ou une guérison organique, mais les effets que nous venons de décrire. Il est en outre évident qu'une action magnétique dirigée dans ce sens ne peut être que très utile dans les cas d'obsession ordinaire, parce qu'alors, si le magnétiseur est secondé par la volonté de l'obsédé, l'Esprit est combattu par deux adversaires au lieu d'un.

Il faut dire aussi qu'on charge souvent les Esprits étrangers de méfaits dont ils sont très innocents ; certains états maladifs et certaines aberrations que l'on attribue à une cause occulte, tiennent simplement parfois à l'Esprit de l'individu lui-même. Les contrariétés, que le plus ordinairement on concentre en soi-même, les chagrins amoureux surtout, ont fait commettre bien des actes excentriques qu'on aurait tort de mettre sur le compte de l'obsession. On est souvent son propre obsesseur.

Ajoutons enfin que certaines obsessions tenaces, surtout chez les personnes méritantes, font quelquefois partie des épreuves auxquelles elles sont soumises. « Il arrive même parfois que l'obsession, quand elle est simple, est une tâche imposée à l'obsédé qui doit travailler à l'amélioration de l'obsesseur, comme un père à celle d'un enfant vicieux. »

(Nous renvoyons pour plus de détails au *Livre des Médiûms*.)

La prière est généralement un puissant moyen pour aider à la délivrance des obsédés, mais ce n'est pas une prière de mots dite avec indifférence et comme une formule banale qui peut être efficace en pareil cas ; il faut une prière ardente qui soit en même temps une sorte de magnétisation mentale ; par la pensée on peut porter sur le patient un courant fluïdique salutaire dont la puissance est en raison de l'intention. La prière n'a donc pas seulement pour effet d'invoquer un secours étranger, mais d'exercer une action fluïdique. Ce qu'une personne ne peut faire seule, plusieurs personnes unies d'intention dans une prière collective et réitérée, le peuvent souvent, la puissance d'action étant augmentée par le nombre.

59. L'inefficacité de l'exorcisme dans les cas de possession est constatée par l'expérience, et il est prouvé que la plupart du temps il augmente le mal plutôt qu'il ne le diminue. La raison en est que

l'influence est tout entière dans l'ascendant moral exercé sur les mauvais Esprits, et non dans un acte extérieur, dans la vertu des paroles et des signes. L'exorcisme consiste dans des cérémonies et des formules dont se rient les mauvais Esprits, tandis qu'ils cèdent à la supériorité morale qui leur impose; ils voient qu'on veut les maîtriser par des moyens impuissants, qu'on pense les intimider par un vain appareil, et ils tiennent à se montrer les plus forts, c'est pourquoi ils redoublent; ils sont comme le cheval ombrageux qui jette par terre le cavalier inhabile, et qui plie quand il a trouvé son maître; or le véritable maître est ici l'homme au cœur le plus pur, parce que c'est celui qui est le plus écouté des bons Esprits.

60. Ce qu'un Esprit peut faire sur un individu, plusieurs Esprits peuvent le faire sur plusieurs individus simultanément et donner à l'obsession un caractère épidémique. Une nuée de mauvais Esprits peut faire invasion dans une localité, et s'y manifester de diverses manières. C'est une épidémie de ce genre qui sévissait en Judée du temps du Christ; or, le Christ, par son immense supériorité morale avait sur les démons ou mauvais Esprits une telle autorité, qu'il lui suffisait de leur commander de se retirer pour qu'ils le fissent, et il n'employait pour cela ni signes, ni formules.

61. Le Spiritisme est fondé sur l'observation des faits résultant des rapports entre le monde visible et le monde invisible. Ces faits étant dans la nature se sont produits à toutes les époques, et ils abondent surtout dans des livres sacrés de toutes les religions, parce qu'ils ont servi de base à la plupart des croyances. C'est faute de les comprendre que la Bible et les Evangiles offrent tant de passages obscurs et qui ont été interprétés dans des sens si différents; le Spiritisme est la clef qui doit en faciliter l'intelligence.

(*Fin des préliminaires.*)

ALLAN KARDEC.

Variétés

INTELLIGENCE DES ANIMAUX. (Deuxième partie.)

(Voir la *Revue* d'août 1870.)

§ 1. — *Manifestations intelligentes.*

Une des définitions de l'homme donnée par les philosophes, c'est qu'il est — une intelligence servie par des organes. — Une autre définition ne serait pas à dédaigner; c'est que, si positivement l'homme est animal par sa machine à manger, à marcher, il est positivement autre chose par le reflet divin qui brille en lui.

Le Christ a dit : — L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu ; — et, pour appuyer cette définition si juste, nous allons rechercher, chez les animaux, les manifestations intelligentes dans les actes de leur lutte avec la vie ; et si, comme nous l'espérons, nous retrouvons ces manifestations plus accentuées en remontant l'échelle animale, nos frères en Spiritisme en tireront les conséquences naturelles et admirables de la solidarité commune de tous les êtres, de cette préparation intime de la pensée, de sa forme rudimentaire chez l'animal inférieur pour ressortir éclatante chez l'homme, cette merveille perfectionnée dans sa structure osseuse et organique et par les applications judicieuses de son intelligence, par l'élasticité de son esprit qui embrasse non-seulement les merveilles de la terre, mais parvient aussi à découvrir les lois merveilleuses et mathématiques qui relient tous les mondes.

§ 2. — *Les vers, les larves, les fourmis.*

A l'état de vers et de larves, peu de choses à dire ; nous allons donc prier la fourmi de nous laisser analyser ses habitudes, bien certain que l'intelligente petite bête ouvrira glorieusement la série de preuves que nous recherchons ; et n'oublions pas que les petits et les grands ne sont que des quantités relatives à l'homme, qui se fait le centre de tous les mondes et l'unité de mesure de tous les êtres.

Les fourmis ont une tête forte et des mâchoires vigoureuses, antennes longues et délicates ; pattes fines munies de crochets ; un corps sans ornements, très léger et sans protection. Elles naissent nues ; leurs nourrices les exposent au soleil s'il fait chaud, elles les préservent du froid, et tout cela avec les caresses et les soins les plus tendres ; en grandissant, l'agilité remplace la force.

Dans leur gouvernement démocratique, les enfants appartiennent à l'État ; communauté de bien, fraternité, dévouement à la chose publique, respect pour les femelles nourries délicatement et bien choyées, mais ne participant pas aux charges communes partagées entre les artisans. Voilà, ce nous semble, de l'intelligence prise sur le fait.

Les fourmis sont architectes et bonnes ouvrières en charpente ; elles sont bûcherons et pourvoient abondamment leurs magasins. Elles tracent leurs plans de galeries, de cases et d'avenues, le changeant s'il est imparfait, détruisant une voûte peu solide, reconstruisant le mur mal étayé, rendant hommage à la comparaison, au jugement, à l'intelligence enfin. La première qui a tracé l'esquisse d'un plan en a eu la conception ; à l'inspection du travail commun,

elles jugent l'entreprise, elles ébauchent leur ouvrage ou le continuent et le polissent; leurs pattes sont les truelles pour gâcher le mortier qu'elles fixent en ciment solide; l'antenne sert de compas, les mandibules d'instrument tranchant.

Avez-vous remarqué parfois des fourmis réunissant leurs efforts pour emporter un scarabée? Après un travail prodigieux elles arrivent, avec leur fardeau, à la porte d'entrée de leur demeure qui souvent se trouve trop étroite; aussitôt, élargissement de l'ouverture et nouvel essai, les unes tirant par devant, les autres poussant par derrière, mais inutilement encore; alors elles font le tour du scarabée, examinent et discutent; elles tournent la proie espérant que de côté cela ira mieux, mais vains efforts; alors elles se décident, prennent leurs mesures, élargissent l'ouverture et après deux ou trois heures de travail, elles peuvent enfin emporter l'insecte au fond de leur retraite.

Cet exemple seul ne suffit-il pas pour prouver que dans ce travail, en dehors de leurs habitudes, il y a calcul, réflexion, raisonnement, et, par conséquent, intelligence?

Les fourmis se dirigent par les sens de l'odorat et du tact; pour retrouver leur direction, elles sondent le terrain avec leurs antennes, siège des sens. Qu'un ami se présente, la fourmi met ses antennes en contact avec les siennes et laisse seulement passer à certains signes connus de la fourmilière entière. Qu'une intruse, au contraire, arrive, après interrogatoire des antennes, elle s'enfuit; car malheur à elle, la chasse commence, et si elle est prise elle est perdue.

Il y a les fourmis rousses, classe démoralisée et dépaysée qui n'a pas la caste artiste et éducatrice sans laquelle tout peuple est fatalement destiné à périr. Elles attaquent les fourmis noires, et c'est toute une armée qui vient enlever les nymphes des ouvrières pour les faire servir de nourrices à leurs larves et compléter leur société. Les fourmis rousses sont conquérantes; elles ne vivraient pas deux jours si elles ne s'ajoutaient ces rudes travailleuses; âmes noires qui les soignent, mais les gouvernent dans tous les actes de guerre et de paix.

§ 3. — *L'abeille et autres mellifères.*

La nature déploie toute sa puissance dans la formation de la matière et dans la structure du plus petit insecte. On n'admire jamais tant un animal parfait, celui qui se rapproche de l'homme, qu'en en décomposant les plus petites parties; on trouve que dans une masse vivante tout est organisé, tout est vivant, et dans ce sens le petit est

l'élément du grand, il est partout, il pénètre la nature entière et devient un objet digne d'attirer l'attention du philosophe.

Voyez l'abeille qui, à l'aide d'instruments d'une simplicité extrême, atteint dans son travail un degré de perfection incroyable. Elle connaît l'inquiétude, la haine, la colère ; elle modifie ses actes ; contre un ennemi plus fort, elle a des stratagèmes en proportionnant la défense à l'attaque. Est-ce seulement de l'instinct, cette sollicitude continuelle, cette distribution du travail, cette police admirable qui soumet tout à la règle et obvie à l'instant à une foule d'éventualités imprévues ?

Les mellifères ne font jamais de travail inutile, inintelligent. Dans la contemplation d'une ruche on trouve autre chose que de l'automatisme ; il faudrait être plus simple que les bêtes pour ne pas voir dans ces actes : calcul, comparaison, réflexion et intelligence.

Nous engageons nos lecteurs à étudier le travail des chalicodomes ou abeilles des mars, à bien réfléchir sur ces manifestations raisonnées de leurs constructions, rien n'est plus digne des méditations d'un philosophe qui trouvera de l'instinct et de l'intelligence dans leurs mœurs et leurs minutieuses combinaisons.

Il y aurait beaucoup à dire sur le nautilé qui appartient aux crustacés, et sur l'araignée qui déploie, comme l'abeille, la géométrie la plus transcendante. La puce nous fournirait aussi des aperçus ingénieux, mais la matière s'étendrait plus que ne le comporte une revue et nos lecteurs pourront aisément en faire l'étude.

§ 3. — *Les reptiles.*

La science nous garantit aujourd'hui de toutes ces atteintes fictives des dragons, serpents, reptiles, que la mythologie se plaisait à entasser. Elle dénombre et classe ; ne voyant que des formes singulières, des couleurs variées, curieuses en leurs métamorphoses, en leurs mœurs bizarres. Pour elle la vie de famille, c'est la marque de dignité, la preuve du classement par ordre de primauté dans la série des êtres vivants, la nature développant l'intelligence en proportion des développements du cœur.

Les reptiles ont des poumons vésiculeux qui reçoivent peu de sang, ceux qui les ont plus développés ont le cerveau plus volumineux, ce qui prouve que tout se tient dans la nature, se solidarise et se fortifie dans l'échelle des êtres ; le développement de circulation, c'est l'activité de la respiration ; plus le sang est vivifié, plus les organes qu'il arrose sont tonifiés, plus les forces sont grandes et

le cerveau sain et vigoureux, et plus aussi les manifestations intelligentes sont vives et étendues; c'est que tous les organes sont en corrélation dynamique les uns avec les autres, de telle sorte que dans le système nerveux le cerveau, par exemple, est d'autant plus développé que les poumons le sont davantage.

Nous avons pourtant vu un malade atteint d'un squirre, affaissé, amaigri, étendu sur son lit, sans force, presque sans mouvement, conserver ses facultés intellectuelles, causer, ordonner à voix basse, faire mettre tout en ordre en n'omettant aucun détail et conserver jusqu'au dernier soupir cette tranquillité prodigieuse d'esprit; mais dans ce cas spécial le souffrant était presque spiritualisé; il escomptait la vie future, se promettant de venir se communiquer et nous parler de la vie de l'erraticité; aussi, présentons-nous ce fait comme exception afin de prouver que l'Esprit peut, lorsqu'il est arrivé à l'état de perception complète, dominer l'instrument humain jusque dans sa décomposition douloureuse. Mais, demandons pardon au lecteur de cette longue parenthèse et revenons à notre sujet.

Pourquoi, dira-t-on, s'occuper du reptile? Il est peu agité, peu agissant, peu ou point sociable, sans art ni industrie, ne connaissant jamais sa mère, par conséquent sans éducation; et cependant au printemps il ressent les besoins impérieux de la famille, ces besoins qui rendent les lâches courageux, actifs et les faibles entrepreneurs et forts. Au printemps le reptile appelle par un cri expressif, la femelle qui lui répond avec le même accent.

La couleuvre peut recevoir une certaine éducation, ce fait est connu de tous; captive elle subit une espèce de domesticité, elle reconnaît l'appel du maître, et si nous allions plus loin, dans l'Orient, chez les *Aïssaoua*, nous trouverions les charmeurs, ces descendants des premiers possesseurs de la terre qui connaissaient la puissance magnétique, s'en servant pour diriger, à l'aide de faits frappants, toutes les masses confuses et barbares.

§ 4. — *Les poissons.*

Les poissons ont une merveilleuse fécondité. Ils ont des liens trop étendus pour ne pas être relâchés; sans paternité ni maternité réelles ils ont trop de famille. Les affections trop partagées se dissipent; et pourtant le saumon, ce grand seigneur qui a deux résidences, une d'été, les fleuves, une d'hiver, la mer, endure les privations, les déplacements, tous les sacrifices d'une humble créature pour assurer le bien-être de sa postérité; c'est tout bonnement admirable de désintéressement. Au moins le mammifère reçoit les caresses

des siens, cette récompense des peines, cette jouissance de l'exercice du devoir paternel, tandis que le poisson se dévoue pour une famille qu'il ne connaîtra pas. Cet amour si puissant le force, une fois au moins dans l'année, à changer de mœurs, d'habitation, de manière de vivre.

Par le milieu où ils vivent et par leur organisation vertébrale les poissons sont les êtres de transition entre les articulés et les vertébrés, premier anneau de la grande famille dont les oiseaux sont le second chaînon. L'oiseau prédit le beau temps, le poisson la tempête, en volant chacun à leur manière soit dans le fluide aérien, soit dans le fluide liquide; résultats analogues pour les habitudes, les mœurs, comme pour l'intelligence; la main invisible, le pouvoir irrévocable les ayant tracés, tout se tient; l'organisation influe sur l'intelligence, mais aussi ne faut-il pas considérer le cerveau, mais bien sa densité et sa composition.

Les poissons ont l'ouïe perfectionnée et l'odorat d'une grande finesse. La connaissance incomplète de leurs mœurs nous prive de sérieuses études. Ils ne savent pas déguster, les gens d'esprit savent seuls le faire. Voyez le chabot qui ne mord jamais à la ligne, se méfiant de cet appât qu'il fuit avec persistance; et l'épinoche, construisant son nid, peut-on nier chez eux la réflexion, le jugement, l'intelligence?

En juin, un poisson fouille une place choisie, il plonge son museau dans la vase, s'agite avec violence en rejetant la partie terreuse; il se retourne avec vigueur enduisant les parois de la viscosité que suintent ses écailles, puis il s'en va chercher des brins d'herbe, des filaments de racine qu'il fixe, avec des grains de sable dans le trou creusé, en frottant son ventre afin que le courant ne puisse les entraîner; enfin, quand le tapis est devenu épais, bien enchevêtré, bien lié avec le mucus, il examine son travail, arrachant les pièces mal posées et retouchant jusqu'à satisfaction de ses désirs; puis il s'agite pour produire des courants énergiques, et s'il a l'assurance de la solidité de sa demeure, il construit aussitôt sa toiture avec le même soin, afin de garantir l'œuvre; ce poisson, ce prévoyant, c'est l'épinoche.

Les pêcheurs citent la perche comme aimant la société et ayant la perception très-fine. Les brochets et même le requin donnent des signes de sentiment et d'intelligence. Une anecdote du docteur Warwick lue à la société littéraire et philosophique de Liverpool en 1850 en est une preuve frappante: un brochet en fuyant s'était fracturé le crâne contre le crochet d'un poteau; le nerf optique était blessé!

Après avoir secoué avec fureur la vase et l'eau de l'étang, il s'élança sur la berge; le docteur s'aperçoit de la lésion et replace la partie dentelée du crâne; le poisson demeure tranquille pendant l'opération, il replonge ensuite dans l'étang, y reste quelques instants, puis revient sur le bord et fait plusieurs fois cette gymnastique; alors avec l'aide d'une autre personne le docteur lui applique un bandage sur la fracture et le rejette dans l'eau. Le lendemain, dès que le docteur parut, le brochet vint près de la berge et posa sa tête sur les pieds de celui qui avait su le soulager; après inspection, le docteur reconnut qu'il allait bien; il se mit à marcher et le poisson le suivait sans cesse, paraissant très-tourmenté quand son mauvais œil se trouvait du côté de la rive. Les jours suivants ce fut la même chose et le brochet devint si docile qu'il arrivait quand on le sifflait, pour manger dans la main.

Nous rappelons aux lecteurs de la *Revue* un fait non moins remarquable d'intelligence d'un poisson rouge, et qui est relaté dans le numéro de juillet 1870.

(*La suite au prochain numéro.*)

P.-G. LEYMARIE.

Un charmeur de reptiles.

A l'appui des observations consignées dans l'article précédent et qui sont relatives aux charmeurs, nous croyons opportun de mettre sous les yeux de nos lecteurs la relation de faits analogues, assez récents, que nous puisons dans l'un des derniers numéros qui nous sont parvenus du *Banner of Light*, de Boston, l'un des organes les plus sérieux et les plus répandus du Spiritualisme en Amérique.

« Messieurs les Rédacteurs,

« Comme fait nouveau, l'article ci-inclus intéresserait peut-être vos lecteurs, car il démontre, d'une manière évidente, que *Paul* possède la faculté de manier impunément les reptiles.

« V.-G. TAYLOR. »

« Des moines, Iowa, 7 juin 1870. »

Dans un but d'intérêt général, dit la dépêche de Key West, nous rapportons le fait suivant :

Il existe dans notre ville un adolescent qui est, par lui-même, un des grands phénomènes du siècle. Il peut manier les serpents, les scorpions, les scolopendres, etc. avec une parfaite impunité; les plus grands serpents à sonnettes sont ses favoris, ses jouets, il les enroule autour de lui, caresse leur langue fourchue et folâtre avec les dix à douze écailles bruyantes ou sonnettes qui forment le bout

de leur queue ; il porte journellement des scorpions sur sa poitrine, des guêpes dans les manches de sa chemise, et des frelons dans ses poches, sans recevoir la moindre piqure de ces animaux. A l'aide de quelques paroles magiques il appelle à lui, dans les endroits solitaires de la forêt ou dans tout autre endroit écarté infesté de reptiles, des quantités de serpents qu'il charme et qui lui *obéissent* ; il les prend, les manie, et, à son commandement, ils restent sans bouger du lieu où il les met ; et, bien qu'il s'en éloigne quelquefois pendant plusieurs heures, à son retour, il les retrouve toujours à la place où il leur a ordonné de rester. Il apprivoise aussi, instantanément, les souris et les rats les plus sauvages.

Ce jeune magicien affirme que ce pouvoir de charmer ces animaux lui est donné par *les Esprits*.

Nous pourrions relater bien d'autres faits de ce genre, qui concernent ce jeune homme, et qui ne laisseraient aucun doute sur la réalité de la faculté dont est doué notre petit ami, mais ce qui précède doit suffire.

(Traduit du *Banner of Light* du 25 juin 1870, par Elie BLOCHE.)

Un banquet pythagoricien

On lit dans la *Correspondance de Berlin* du 14 juillet dernier :

« Il s'est formé en Allemagne une société pour ramener les hommes à un *mode d'existence conforme à la nature*.

« Les membres de cette société se nomment : — *Pythagoriciens*, — parce que leurs aliments ne se composent que de végétaux ; ainsi se professe à 2500 ans de distance la cuisine pythagoricienne.

« Jeudi passé des pythagoriciens des deux sexes, au nombre de près de soixante, se sont réunis dans un local à Berlin. L'assemblée a d'abord entendu un rapport très satisfaisant sur les progrès du pythagorisme en Allemagne. Fondée depuis un an seulement, la société compte déjà près de quatre cents membres ; elle aurait progressé encore plus rapidement si la malveillance et l'erreur ne l'avaient pas attaquée, à son origine, en la signalant comme une nouvelle secte religieuse qui penchait vers la métempsycose. Heureusement, l'innocence et l'orthodoxie de l'idée pythagorique sont aujourd'hui bien reconnues parce que des ecclésiastiques mêmes y ont adhéré.

« Après cet exposé flatteur, on a revu les statuts de la société qui avaient été provisoirement établis l'année passée à *Nordhausen* (Prusse).

« Sur la proposition de M. May, conseiller municipal à Berlin, les pythagoriciens ont décidé que pour être admis à faire partie de la société, il fallait avoir quatorze ans accomplis (une dame plus fervente voulait abaisser de beaucoup cette limite d'âge) et avoir déjà suivi, pendant au moins six mois, les préceptes du pythagorisme. On a aussi décidé que la société se réunirait tous les ans en assemblée générale, tantôt dans une ville, tantôt dans une autre.

« A midi, les pythagoriciens interrompant leurs délibérations se sont mis à table avec leurs invités; cent cinquante personnes ont pris part à ce dîner dont le menu était rigoureusement pythagorique, toutes espèces de viande en étant bannies.

« L'eau pure brillait dans les carafes, car tous les adeptes de la société s'abstiennent de boire des liqueurs alcooliques ainsi que toutes les boissons chaudes ou froides qui peuvent être excitantes, telles que le vin, le café, la bière, le thé, etc.

« Au dessert, une surprise eut un grand succès: on aperçut tout à coup sur la table, une belle volaille dorée.

« Des cris d'indignation se firent entendre, puis des applaudissements unanimes; le cuisinier pythagoricien avait imité avec de la pâte, un poulet rôti.

« Le soir du même jour, la société a tenu dans le même local, une seconde séance à laquelle le public a été admis.

« Une foule de curieux remplissaient la salle; quelques-uns d'entre eux sceptiques et railleurs, sortant par trop des bornes des convenances ont dû être rappelés à l'ordre par le président.

« La discussion fut des plus intéressantes et devint un peu animée vers la fin de la soirée.

« Un membre de la société, M. Valzer, ayant traité éloquemment l'importante question de la *morale pythagorique*, le docteur Beer lui succéda et combattit la doctrine des *frugivores* avec beaucoup d'énergie et conclut à l'impossibilité pratique du pythagorisme. Les protestations réitérées des membres de l'assemblée ayant excité la verve de l'orateur, il fit malicieusement l'analyse historique de la célèbre *société de tempérance*. Peut-être accentua-t-il un peu trop vivement l'épigramme américaine sur un des apôtres de la tempérance: *Sobre à table, mais intempérant partout ailleurs*.

« Le discours du docteur Beer ayant diverti les uns et scandalisé les autres, deux pythagoriciens convaincus, MM. Schoefer et Valzer, répondirent dignement aux attaques de l'orateur *omnivore*. Il était minuit quand l'assemblée se sépara.

« En 1871, la réunion annuelle des pythagoriciens aura lieu, dit-on, à Monaco. C'est sans doute parce que la société considère la cuisine bavaroise, comme un trop puissant adversaire pour le pythagorisme qu'elle a pris cette détermination.

(Traduit du *Journal des Arts et de l'Industrie*, de Florence, du 25 juillet 1870.)

Remarque. Une société fondée dans le but de supprimer la destruction des êtres vivants les uns par les autres, rien en effet ne semble mieux destiné, au premier abord, à ramener les hommes à un *mode d'existence conforme à la nature*, et cependant quelques instants de sérieuse réflexion suffisent pour démontrer, par toutes sortes de raisons, que rien n'est plus impraticable et plus contre nature.

La société pythagoricienne de Berlin, en proposant de remplacer la nourriture animale par l'alimentation purement végétale, a la prétention de *ramener* l'humanité à un mode d'existence normale ! Où cette société a-t-elle jamais vu l'humanité se sustenter uniquement d'aliments végétaux ? Dans la *Fable* peut-être, mais jamais dans la réalité. Si nous en exceptons Pythagore et ses disciples qui, par suite d'un principe essentiellement différent de celui qui dirige les pythagoriciens de Berlin, avaient tenté d'enlever l'élément animal à la cuisine de l'antiquité, nous retrouvons à l'origine de tous les peuples sans exception, des groupes de chasseurs se nourrissant des produits sanglants de leur chasse, bien heureux lorsque la chair humaine en était absolument exclue.

De la sauvagerie à la civilisation, la cuisine humaine, multipliant sans cesse ses ressources, a constamment trouvé dans l'animalité le plus ancien, le plus précieux et le plus utile de ses moyens d'action. Les végétaux ne sont pour elle qu'une conquête de second ordre. La nécessité, l'instinct de conservation, ces deux puissants moteurs de tous les progrès, imposaient avant tout aux hommes de réparer leurs forces par une nourriture substantielle et de défendre leur vie, contre les attaques des animaux féroces. La nécessité, l'instinct de conservation firent donc naturellement des premiers hommes, des chasseurs et non des laboureurs ; de là la priorité, dans l'alimentation humaine, de l'élément animal sur l'élément végétal.

Les pythagoriciens de Berlin pourraient peut-être avoir la prétention de **FONDER** un *mode d'existence conforme à la nature*, mais non

celle de RAMENER à ce mode des hommes qui ne s'y sont jamais conformés.

La nature, cet immense et puissant creuset où viennent sans cesse s'épurer et se recréer les êtres qui peuplent l'immensité, cette page immortelle, toujours ancienne, toujours nouvelle, où sont gravées en caractères indestructibles, les preuves de l'existence et de la toute-puissance divine, la nature n'a jamais rien fait d'inutile ! Elle a donné à chaque être tous les instruments nécessaires à une bonne gestion de son existence ; chacun est organisé pour exécuter harmonieusement sa partition dans cet immense concert qui relie incessamment l'univers à Dieu, la créature à son créateur. Nul n'est doué d'un organe inutile ; nul ne peut se plaindre à l'Être suprême de l'absence d'un élément indispensable.

Or, la nature a caractérisé chaque espèce animale supérieure par une conformation dentaire spéciale suivant le genre de nourriture auquel elle est destinée. Elle a donné des molaires à surface arrondie comme des meules, aux frugivores et aux herbivores ; elle a donné des canines et des incisives aux carnivores, et les dents des insectivores sont munies d'anfractuosités et de pointes leur permettant d'écraser le genre de nourriture qui leur convient. Les herbivores et les frugivores, les carnivores et les insectivores en s'alimentant respectivement d'herbe et de fruit, de chair et d'insectes, suivent donc un mode d'existence absolument conforme à la nature qui les organise à cet effet. Or, l'homme possède à la fois, *les incisives et les canines des carnivores, les molaires à surface de meules des herbivores et des frugivores et les dents à anfractuosités et à pointes des insectivores ; il est donc organisé pour se nourrir des éléments végétaux et animaux sans exception, et pour suivre un mode d'existence conforme à la nature, il doit être ce qu'il est, c'est-à-dire omnivore.*

Les quelques lignes qui précèdent nous paraissent surabondamment démontrer combien le mode d'alimentation des modernes pythagoriciens serait contre nature. Il suffira également de quelques mots pour conclure à son impraticabilité.

En effet, le but évident de la société pythagorique est de supprimer la destruction des animaux par l'homme. L'idée peut être généreuse et digne d'éloge, mais elle est et elle devra évidemment toujours être reléguée dans le domaine des utopies irréalisables.

Supposons, pour un instant, le monde entier convaincu de la vérité des principes pythagoriques et déterminé à les mettre en prati-

que ; les bouchers cesseront de conduire les bœufs et les moutons à l'abattoir ; les chasseurs laisseront le gibier pulluler dans les bois, et par suite de l'inaction des pêcheurs, le poisson se reproduira à l'infini dans nos viviers et dans nos océans. L'homme trouvera dans l'animalité un dangereux concurrent pour l'épuisement des productions végétales terrestres, et si dans l'état actuel des choses, nous avons peine à échapper aux atteintes des disettes périodiques, combien, dans ce cas, le péril deviendrait-il plus fréquent et plus intense. D'autres parts, les animaux carnassiers abandonnés à eux-mêmes par suite de l'application des lois pythagoriques, accroissant en nombre, deviendront plus audacieux à mesure qu'ils verront leurs méfaits impunis et ne tarderont pas à s'attaquer à l'homme avec succès. De sorte que, l'homme sera contraint, pour sa conservation et pour sa sauvegarde, de recommencer avec l'animalité une guerre sans profit. Il tuera nécessairement pour ne pas être tué. L'application des idées pythagoriciennes modernes ne conduirait donc aucunement au but que se propose la société, c'est-à-dire à la suppression de *la destruction des êtres vivants les uns par les autres*. Son inutilité physique et son impossibilité pratique nous paraissent donc parfaitement démontrées.

En proposant de remplacer la nourriture animale par l'alimentation purement végétale, les pythagoriciens de l'antiquité étaient conséquents avec leur doctrine ; croyant à la renaissance, dans les corps animaux, des âmes des hommes avec lesquels ils avaient vécu, il leur paraissait logique de faire respecter la nouvelle enveloppe charnelle de ces âmes à l'égal des corps humains. Mais les modernes pythagoriciens qui répudient avec raison la métempsycose comme la comprenaient les anciens, ne peuvent se fonder sur les mêmes motifs pour exclure l'animalité de l'alimentation humaine.

Le Spiritisme qui tend de plus en plus à voir dans les races animales, les ascendants de l'humanité, pourrait peut-être revendiquer avec plus de raison une pareille thèse ; mais les spirites ont une trop grande idée de la justice et de la sagesse infinies de Dieu pour chercher une raison à la destruction réciproque des êtres vivants en dehors de cette justice et de cette sagesse. (Voir la *Revue spirite* du mois d'avril 1865, pages 97 et suivantes : *Destruction des êtres vivants les uns par les autres*.)

Après avoir essayé de démontrer la nécessité de l'alimentation animale pour l'homme et, par conséquent, la nécessité de la destruction des êtres vivants les uns par les autres, nous voudrions, en rai-

son même des circonstances douloureuses que nous traversons, démontrer la nécessité pour l'homme de respecter la vie de son semblable, mais ne serait-il pas téméraire de se charger d'une aussi lourde tâche, lorsque l'ambition, l'orgueil de quelques-uns et l'ignorance du plus grand nombre poussent d'immenses masses armées les unes contre les autres et font couler des fleuves de sang ? Lorsque la poudre parle, que le canon tonne pour défendre un peuple égorgé par un autre peuple, ne vaut-il pas mieux consacrer toutes ses forces vives au salut de la patrie en danger et remettre à des temps plus favorables l'emploi des armes pacifiques de la logique et de la raison ?

Servons-nous aujourd'hui du glaive qu'ont lâchement abandonné ceux qui les premiers l'ont si malheureusement tiré du fourreau, demain la violence cédera la parole à la persuasion, et après avoir défendu notre vie et sauvé la patrie, nous défendrons avec tout autant de courage, mais avec infiniment plus de satisfaction, les droits de l'humanité entière à la liberté, à la fraternité et à la solidarité universelle.

Manifestations spontanées de Bruges et de Talence.

Les manifestations de Poitiers, de Marseille, de Fives et d'Équihen, ont eu leur pendant à Bruges (Belgique) et à Talence (Gironde).

Seront-ce encore là de mauvais plaisants se divertissant aux dépens de la crédulité d'une partie de leurs concitoyens ? Il faut avouer que les mystificateurs sont d'une habileté merveilleuse, car nulle part encore les recherches de la police, celles des intéressés, et mieux encore, celles des adversaires du Spiritisme, n'ont pu trouver la cause de ces manifestations.

En entendant commenter les incidents de si singulières et de si diverses manières, des phénomènes qui trouvent dans le Spiritisme des explications si simples et si logiques, on en arrive à se dire qu'il n'y a pas de gens plus crédules que les sceptiques, et pas d'esprits plus *naïfs* que les esprits forts.

L'*Indépendance Belge*, du 18 juin dernier, contient à ce sujet le récit suivant.

On lit dans le *Journal de Bruges* :

« Nous n'avons pas voulu parler d'un fait qui cause un certain émoi dans le quartier de la rue Neuve de Gand, parce qu'il nous

inspire une déplorable idée du degré d'intelligence de certaines personnes alors qu'on s'efforce de toutes manières à propager l'enseignement et à éclairer les populations.

« Tous les soirs des centaines de curieux vont se promener par une rue pour s'arrêter quelques instants devant une maison que l'on prétend hantée par les Esprits, et sans doute pour entendre les contes de ceux qui croient encore aux revenants.

« Cette badauderie a dépassé samedi toutes les limites ; des individus ne se sont pas contentés d'entendre et de voir des Esprits, mais ils ont voulu les faire déloger à coups de pierres et ont brisé ainsi plusieurs carreaux de vitre dans la maison ensorcelée.

« La façade a été entièrement éclaboussée d'ordures. Depuis lors, la police veille devant cette maison et fait circuler les badauds qui s'obstinent à se rendre tous les soirs par cette rue et entretiennent par là cette ridicule agitation. »

· NOUS LISONS ÉGALEMENT dans la *Guienne*, journal qui se publie à Bordeaux :

« Une échoppe de Talence est, depuis huit jours environ, le théâtre de faits singuliers qui ont ému la population. Toutes les vitres de cette maison ont été brisées à coups de pierres lancées par des mains inconnues, invisibles et introuvables.

« Le commissaire de Bègles, informé de ce qui se passait, a fait faire les plus minutieuses perquisitions aux alentours de cette maison devenue inhabitable ; il n'a rien découvert.

« Depuis que les propriétaires ont été obligés de fermer les portes et les fenêtres, les cailloux ont pris un autre chemin : c'est par la cheminée qu'ils pleuvent maintenant, et la vaisselle est brisée comme par enchantement.

« Voilà un beau thème pour exercer la langue des commères de l'endroit, et je vous prie de croire qu'elles y brodent les cancans les plus divertissants. A leur dire, ce ne serait rien moins que le diable qui hanterait l'échoppe. Agréable voisinage, vraiment ; mais tôt ou tard le diable laissera bien voir le bout de sa queue ou de ses cornes et tout s'éclaircira. »

Remarque. On est frappé de l'analogie de ces faits, des derniers surtout avec ceux de la rue des Grès et de la rue des Noyers, à Paris, avec ceux de Poitiers et de Marseille. Partout ils ont mis en défaut la surveillance la plus active et les investigations les plus minutieuses. A force de se multiplier, ils finiront par ouvrir les yeux. Se produisant indifféremment dans une foule de localités et aux

époques les plus différentes, on est bien obligé d'en rechercher la cause dans un ordre de phénomènes jusqu'alors sans explication rationnelle.

Les incroyables demandent des faits ! En est-il de plus satisfaisants ? Les Esprits leur en donnent à chaque instant et qui sont d'autant moins suspects qu'ils ne sont pas provoqués et se produisent sans le concours de la médiumnité ordinaire, et le plus souvent chez des personnes absolument étrangères au Spiritisme. Ne semble-t-il pas que les Esprits veuillent leur dire : Vous accusez les médiums de compérages et d'hallucinations, nous vous donnons des faits indiscutables ; si après cela vous doutez encore, c'est que vous voulez bien fermer les yeux et vous boucher les oreilles.

La guerre actuelle

CAUSE DE LA PACIFICATION UNIVERSELLE ET PROCHAINE
DE TOUS LES PEUPLES.

On lit dans la *Chronique de Francfort*, du 28 août dernier :

« A la nouvelle qui vint m'apprendre que la France et l'Allemagne étaient sur le point d'en venir aux mains, une douleur inexprimable m'étreignit le cœur.

« Pourquoi ? Je vais vous le dire.

« Parce que je suis chrétien, et que je m'efforce d'en avoir le cœur. — « Mes petits enfants, — disait le vieil apôtre relégué dans « son île de Pathmos, aimez-vous les uns les autres, tel est mon unique précepte. »

« Étrange façon, vous en conviendrez, d'aimer son prochain, que d'incendier sa maison, de dévaster ses campagnes et de le coucher lui-même broyé et sanglant dans le sillon qu'il ensemencait, il y a peu de mois, en chantant ! Et ceci, au point de vue de l'idée chrétienne et civilisatrice, n'est que l'accident de la guerre ; ce qui en constitue l'horreur suprême, ce sont les haines séculaires qui survivent aux générations qui furent décimées par le fléau.

« Haine et civilisation fraterniseront toujours aussi mal ensemble que deux peuples dont les pères se sont heurtés sur maints champs de bataille.

« DE PIS. »

REMARQUE. — De même que le rédacteur du *Chroniqueur de Francfort*, la nouvelle de la déclaration de la guerre entre la France et l'Allemagne nous a douloureusement frappés ; disciples

de tous ceux qui ont inscrit sur leurs drapeaux : *Liberté, solidarité, émancipation* et plus encore comme spirites, nous avons été péniblement affectés à la pensée des flots de sang qui allaient couler, sans profit peut-être pour l'avenir de l'humanité.

Dans le choc effroyablement sanglant de ces deux peuples se rœant l'un sur l'autre avec de terribles engins de destruction, nous avons vu, nous aussi, la ruine financière et politique de l'un au moins, peut-être de tous les deux, et dans tous les cas, de nouveaux éléments pour l'éternisation de haines déjà séculaires. Nos prévisions, paraît-il, seront loin d'être justifiées par les événements. C'est du moins l'opinion d'un Esprit qui savait apprécier les hommes et les choses, et qui augure beaucoup plus favorablement que nous de la guerre actuelle, ainsi qu'il est facile de s'en rendre compte par la communication suivante qu'il a bien voulu dicter lorsque nous étions le plus assaillis par les tristes réflexions qui précèdent.

(Paris, octobre 1870.)

Oui, certes, la guerre est un terrible fléau, et par les ruines amoncelées en quelques semaines, par les fortunes écroulées, les ambitions déçues, les trônes ébranlés et renversés, les populations décimées et ruinées pour longtemps, vous pouvez en apprécier toutes les horreurs ; mais de la violence même de l'orage, des terribles dévastations qu'il a causées, de celles qui en seront encore la suite, naîtront, bientôt peut-être, des bienfaits inappréciables.

Pour le philosophe et l'observateur la guerre entre deux peuples, comme une lutte sanglante entre deux individus, n'est qu'une résultante dont il faut chercher l'origine dans le passé, et dont l'issue appartient à l'avenir. Entre les peuples qui se jalourent, la guerre survit aux générations qui l'ont provoquée. Momentanément apaisée par une trêve menteuse, elle renaît bientôt sous le moindre prétexte, et remet aux mains les générations successives issues des premiers belligérants.

La guerre entre deux peuples est comme la *vendetta* entre deux Corses. De père en fils, la lutte se poursuit jusqu'à l'écrasement absolu de l'un des antagonistes ou jusqu'à l'extinction des causes de haine.

La guerre entre deux peuples ne saurait donc être éternelle qu'à la condition de voir s'éterniser les différends qui l'ont provoquée. Il suffira par conséquent, d'étudier les causes de la lutte entre la France et la Prusse, et les variations qui s'y sont introduites depuis son ori-

gine, pour juger si cette lutte sera éternelle ou s'il ne sera pas bientôt possible de l'apaiser à jamais.

Des siècles et des siècles se sont écoulés depuis les premières rencontres de l'élément gaulois et de l'élément germain. Des générations entières ont été fauchées, et tour à tour chaque peuple, vainqueur ou vaincu, a imposé ou subi la loi du plus fort. Mais après chaque étreinte des deux adversaires, pendant que chacun respirait et que les chefs préparaient à la discorde de nouveaux succès, quelques individualités fraternisaient entre elles dans les deux camps, et formaient un noyau de régénérateurs qui, tout en conservant en entier leurs sentiments patriotiques, luttèrent pour l'affranchissement des masses, sans distinction de nationalités, contre l'ambition égoïste des gouvernants. Tandis que ceux-ci combattaient pour le triomphe de leur politique, ceux-là combattaient pour la cause sacrée de l'émancipation universelle. A chaque rencontre nouvelle, le sang coulait à torrents, les corps étaient fauchés et tombaient comme des épis mûrs sous la faucille du laboureur ; mais l'intelligence invincible et immortelle, puisait sans cesse dans la lutte de nouvelles forces, et accumulait les éléments de la victoire définitive du droit sur la force dans un avenir indéterminé.

Aujourd'hui plus que jamais, nous approchons de l'issue de la lutte. Les différends, les haines créées par la centralisation du pouvoir, tendent à s'éteindre à mesure que les trônes s'effondrent sur leurs bases vermoulues. Les combats de notre époque sont les bons combats, car si le sang généreux des masses n'y est pas épargné, si le peuple roule vingt fois dans la poussière, vingt fois nouvel *Antée* il se relève avec des forces décuplées ; les coups qu'il reçoit le grandissent, tandis qu'ils terrassent à jamais quelques-uns des éléments du pouvoir personnel.

De quelque manière que se termine la lutte gigantesque à laquelle vous assistez actuellement en y prenant tous une part active, soyez-en persuadés, ni l'Allemagne ni la France ne seront vaincues. Ce qui succombera pour toujours, aujourd'hui, chez les peuples qu'une ambition insensée a ameutés l'un contre l'autre, demain, chez les peuples qui assistent à cette terrible épopée, c'est le pouvoir personnel et aristocratique, c'est le gouvernement de tous par un seul ; ce qui triomphera à jamais, c'est le gouvernement du peuple par le peuple, c'est la réglementation du droit par le devoir, c'est la liberté, la fraternité, la solidarité pour tous.

Or, quelle que soit leur nationalité, les besoins et les aspirations des peuples sont partout les mêmes. Devant le souffle d'émancipation et de régénération qui parcourt le monde, toutes les barrières s'aplanissent, toutes les frontières disparaissent.

Français et Allemands : vos pères se sont heurtés sur maints champs de bataille, et une haine que les siècles n'ont pu éteindre s'est élevée entre vous, mais vous étiez alors la force aveugle et la brutale ignorance au service du despotisme et de la tyrannie. Le vaincu voyait un ennemi dans son vainqueur, et brûlait de s'en venger. Les temps sont changés ; et si les peuples luttent encore les uns contre les autres, ils savent remonter des effets à la cause, et ils ne haïssent plus que les pouvoirs qui les contraignent à des combats qu'ils réprouvent.

Quelque terrible que soit la guerre actuelle, quelque désastreux qu'en soient les effets, quelque ébranlement qu'il en puisse résulter pour l'équilibre politique et social de l'Europe et peut-être du monde entier, je persiste donc à y voir dès à présent ce que vous y verrez demain, c'est-à-dire la chute des pouvoirs despotiques et l'aurore de la pacification universelle.

ALLAN KARDEC.

Dissertations spirites

LE TRIOMPHE DE LA PENSÉE, C'EST LA VICTOIRE DU BIEN SUR LE MAL.
(2 février. — Médium, M. Marc Baptiste.)

Soyez avarés de votre temps, c'est la trame sur laquelle vous devez broder l'ouvrage de votre existence. Votre corps vous a été donné pour le travail matériel, c'est lui qui nourrit le corps en général, c'est lui qui féconde le sol, qui fait fleurir l'industrie, qui aide les sciences à progresser sous plus d'un rapport ; mais il ne faut pas oublier qu'avant tout vous êtes des Esprits ; que beaucoup d'entre vous n'ont pas reçu une éducation laborieuse, corporellement parlant, *mais que nul ne peut se soustraire au travail.*

Le travail de la pensée, travail par excellence puisqu'il donne naissance à tous les autres travaux, échoit principalement à ceux qui ont atteint un certain degré d'avancement ; cependant chacun s'y essaye dans sa sphère d'activité. Le Spiritisme vous a donné la clef d'une foule de mystères qui sans lui seraient restés lettre close ; travaillez donc par la pensée, vous qui connaissez la puissance de

la pensée ; mais, sachez-le, ce n'est que par la pensée charitable, c'est-à-dire par l'amour, que vous pouvez parvenir à un degré de puissance quelconque.

Aimez, voilà la loi ; plus vous aimerez et plus vous vous rapprocherez de l'éternel auteur des choses ; aimez et toutes les difficultés s'aplaniront devant vous. La foi sans amour n'est pas de la foi, elle n'est le plus souvent qu'un marchepied pour arriver à l'exclusion de ceux qui ont souvent les droits les plus sacrés et les plus incontestables. Si vous voulez parvenir, travaillez à faire parvenir les autres ; si vous voulez vous sauver, travaillez à sauver les autres ! Mais comment les sauver quand ils ne veulent pas être sauvés ? Comment faire parvenir ceux qui ne veulent pas se mettre en route ?

C'est ici le *triomphe de la pensée*, c'est ici la domination de l'Esprit sur l'Esprit malgré les obstacles matériels, c'est le triomphe du bien sur le mal, la victoire de Dieu sur l'humanité récalcitrante ! Dites avec vigueur du fond de votre âme : — Je veux que ma pensée atteigne l'Esprit d'un tel, je veux que ma pensée s'implante en lui, prenne sa demeure en lui et y reste malgré lui ! Et cela, non pas dans un vil intérêt terrestre, non pas même dans un intérêt plus élevé, mais qui me concernerait, cela seulement dans son propre intérêt ; pour que ses yeux s'ouvrent, pour que ses oreilles ne restent pas plus longtemps fermées, pour que son intelligence obscurcie s'éclaire enfin au soleil des vérités éternelles — et que Dieu et ses bons Esprits me soient en aide ! — Et votre pensée, semblable à la flèche lancée par la main d'un archer habile, volera sans bruit dans le silence et dans le mystère ; et, quelle que soit la distance qui vous sépare, quel que soit le nombre des mondes placés entre vous et votre but, votre pensée fera son chemin ! Comme la flèche, elle pénétrera au cœur même de la personne visée ; importune, elle s'attachera à elle ; c'est vainement que, d'une main impatientée, elle voudra l'arracher et la jeter à terre, la flèche se redressera d'elle-même et reprendra sa place au cœur même du blessé, car ce sont des blessures qui ne guérissent pas. Obsédé, il voudra cent fois, mille fois peut-être, résister aux bienfaisantes suggestions qu'un ami inconnu et lointain lui aura lancées, il finira par succomber, et sa défaite sera pour lui la plus éclatante des victoires !

Voilà la propagande telle que les Esprits supérieurs eux-mêmes la font. Heureux enfants des hommes à qui ces vérités ont été dévoilées ! N'attendez pas un jour, une heure, une minute pour entrer en lice ; entrez résolûment dans la voie, et le bon-

heur que vous ressentirez dans l'exercice même de ce travail spirituel, vous payera au centuple de toutes les peines que vous avez supportées jusqu'ici. Si quelque chose peut vous affirmer la fin des plus grandes épreuves terrestres, n'est-ce pas cette lumière qui vient soudainement vous éclairer et vous montrer ce que vous avez été, ce que vous êtes et ce à quoi vous pouvez et devez aspirer ? Pourquoi aujourd'hui éclate-t-elle à vos yeux ? C'est que vous avez pris une résolution, la résolution de vous améliorer et de vous rendre dignes des grades nouveaux qui vous seront conférés dans l'échelle des enfants de Dieu ; que si par malheur vous vous en montriez indignes par la suite, la punition ne serait que plus sévère ; mieux vaudrait pour vous être restés dans votre obscurité première. Mais non, il est impossible à des Esprits sérieux, et vous l'êtes, de rétrograder ainsi. Ce n'est pas pour rétrograder que vous nous avez appelés à vous ; ce n'est pas pour rétrograder que vous avez fait ce pas immense qui sépare le sceptique du croyant, l'aveugle du voyant, l'athée du spirite ! Non, et d'ailleurs si vous vous sentiez chanceler, si le pied vous glissait en gravissant la montagne, évoquez notre secours, il ne vous fera jamais défaut, si vous nous le demandez de bonne foi. Nous n'abandonnons que ceux qui s'abandonnent eux-mêmes, que ceux dont LES PAROLES NE SONT PAS D'ACCORD AVEC LA PENSÉE, car ce que nous avons en horreur avant toutes choses, c'est L'HYPOCRISIE.

De l'hypocrisie avec Dieu et ses clairvoyants ministres, peut-il y avoir rien de plus insensé ? On peut se tromper soi-même, on peut se faire illusion, mais on ne trompe ni lui ni eux. Courage donc et persévérance ! Agissez ouvertement quand le cas l'exigera, mais avant tout consultez-nous, car une fausse démarche peut faire un mal incalculable ; mais livrez-vous partout et toujours à l'action spirituelle. Qu'on ne dise pas que c'est un travail fait dans l'ombre, une conspiration contre la tranquillité de ceux à qui l'on s'adresse ! Le malheureux enfoui sous la neige est tranquille aussi, la torpeur à laquelle il est en proie ne laisse pas place à la douleur, pourquoi le déranger ? Mais la mort est là qui s'avance inflexible, mieux vaut pour lui vivre, et souffrir quelques instants pour rentrer en possession de la vie. Celui qui le retirera de la couche glacée fera une bonne action. Ainsi ferez-vous, vous tous qui, suivant la trace de vos guides spirituels, mettez en œuvre les forces fluidiques de la Création pour secouer le linceul glacé d'égoïsme qui recouvre un grand nombre de vos frères. Vous agirez dans l'ombre, mais ce sera un

acte de charité que vous ferez, et, vous le savez, en ces choses l'ostentation enlève tout le mérite. Pour agir ainsi, pour travailler efficacement à cette régénération promise, il faut, comme l'ouvrier qui se dépouille de ses vêtements avant de saisir ses outils, il faut se dépouiller aussi de toutes les impuretés qui vous souillent encore, il faut jeter loin de vous ce manteau d'orgueil et d'égoïsme ; s'il vous en reste encore quelques lambeaux, jetez-les derrière vous et ne retournez pas la tête, car si l'ouvrier ordinaire reprend son vêtement après le travail, vous, vous ne reprendrez plus ces lambeaux déchirés qui déshonorent votre âme, vous serez vêtus de la foi et recouverts de la cuirasse invincible de l'Esprit pur !

A l'œuvre donc ! si vous ressentez encore quelque léger poids sur la conscience, priez Dieu de vous en décharger et entrez hardiment dans l'assemblée des justes. Dès les premiers moments de la lutte vous vous sentirez à tout jamais soulagés de ces infirmités qui ne sont que le reste d'infirmités beaucoup plus grandes.

S'il fallait la perfection pour prendre sa part de ce gigantesque travail, certes nul être humain ne pourrait aspirer à faire le moindre pas dans cette voie. Mais il suffit d'avoir la foi et la bonne volonté, la foi qui agit et la résolution ferme de se corriger. A l'œuvre donc, encore une fois ! Regardez devant vous et qu'aucun regret de ce que vous abandonnez pour prendre part à l'œuvre de régénération ne vienne vous troubler ; laissez les regrets aux âmes faibles et pusillanimes ; l'outil que vous prenez en main est l'outil des forts et des courageux ; si vous ne pouvez pas le manier encore avec la dextérité que vous acquerez plus tard, essayez toujours. Les essais mènent au succès : sans eux jamais rien n'eût été fait. Ici ce n'est pas l'outil qui s'approprie à l'ouvrier, c'est l'ouvrier qui doit s'approprier à l'outil divin que les bons Esprits mettent aujourd'hui dans vos mains.

Plus il y aura de volontés en jeu, plus tôt le succès couronnera vos efforts, mais il faut, je vous le répète, que ces volontés soient pures. La propagande spirituelle en augmentera le nombre et épurera celles qui se sont déjà vouées à l'œuvre régénératrice. A vous de faire vos efforts pour marcher droit dans la voie ; à vous de mériter les lumières qui vous sont accordées ; à vous de vous montrer les vrais enfants de Dieu et les vrais frères des Esprits supérieurs qui vous dirigent.

LACORDAIRE.

COMMUNICATIONS OBTENUES AU MOYEN DU VERRE D'EAU.

Nous recevons d'un de nos frères en croyance bien connu de nos lecteurs, M. Delanne, le document suivant que nous nous empressons de publier ainsi que la lettre qui l'accompagne.

Paris, 15 octobre 1870.

« Messieurs et amis,

« La communication allégorique, *l'Empire et la Papauté*, que j'ai lue dans le numéro d'octobre de la *Revue*, m'engage à vous envoyer une série de manifestations obtenues également au moyen du verre d'eau, par madame Delanne.

« Chose singulière, tout ce que le médium voit lui apparaît comme les tableaux d'un diorama, qui se forment et disparaissent tour à tour.

« Cette faculté semble se développer de jour en jour avec plus de rapidité, car les objets qui, au début, étaient longs à se former, se dessinaient plus vivement aux séances suivantes. C'est donc un genre de médiumnité qui, comme tous les autres, a besoin d'étude et de pratique.

« J'ai remarqué que, lorsque l'eau était préalablement magnétisée, le médium voyait plus rapidement, et que la médiumnité mécanique dont il jouissait déjà se trouvait quelque peu altérée au profit de celle de la vision.

« Vraiment, plus nos études se continuent, plus notre foi doit grandir en raison des résultats presque *miraculeux* dont nous sommes, chaque jour, témoins.

« Je pense qu'il est inutile de donner la clef allégorique des visions, le sens en étant facile à saisir à première lecture. J'attire votre attention sur la première manifestation qui renferme l'ensemble général des événements qui s'accomplissent.

« Bien à vous, AL. DELANNE. »

Paris, 30 juillet 1870. — Médium, madame Delanne.

Premier tableau. — Je vois l'Est de la France. — Un cercueil de grande dimension se forme, un immense linceul le couvre ainsi qu'une partie de la France de ce côté.

Une route partant d'un fleuve, — le Rhin, — se dessine droite, poussiéreuse, venant aboutir très avant au cœur du pays. Au point de départ de cette route se trouve écrit en gros caractères le mot : Trahison.

Deux armées se trouvent en présence ; le choc a lieu, le sang

coule, des monceaux de cadavres jonchent le sol, un sauve-qui-peut général s'ensuit.

Vers le milieu de la route droite, un obstacle se forme qui est renversé par un énorme serpent ; une nouvelle bataille a lieu, les morts sont encore plus nombreux que la première fois.

Deuxième tableau. — Je vois une mer sur laquelle flotte un vaisseau ; une femme échevelée est à l'avant du navire dans une attitude de défense énergique ; elle tient en main une longue épée et semble faire un appel aux armes. Plusieurs arcs-en-ciel ainsi que des lumières vives et éclatantes comme l'électricité, se forment autour du vaisseau.

Troisième tableau. — Au milieu d'une oasis de verdure, apparaît un grand personnage âgé qui semble heureux et satisfait, le roi Guillaume ; tout à coup derrière lui se forme une ombre qui s'accroît peu à peu : c'est la déesse de la liberté coiffée du bonnet phrygien ; soudain apparaissent devant le roi, des personnages représentant les grands chefs citoyens de 1792 qui le regardent d'un air de défi.

Quatrième tableau. — La mer se reforme avec le grand vaisseau qui crache le feu par tous ses sabords à la fois.

Puis la déesse reparait, calme et majestueuse, sur l'avant du navire ; d'une main elle tient une palme et de l'autre une balance. Enfin une tête de mort s'élève du vaisseau et vient s'attacher aux armes du roi Guillaume et le poursuit partout.

1^{er} août 1870.

Premier tableau. — Très-grand mouvement de troupes ; beaucoup de sang répandu.

La route prussienne est toujours droite et verdoyante ; l'Est de la France est toujours couvert de son linceul ; le nombre des morts est considérable ; tous ces malheureux s'agitent et semblent vouloir entraîner leur corps.

Le tableau a été si effrayant que la vision a cessé aussitôt — Gravelotte, Jaumont.

Deuxième tableau. — Un paysage apparaît, puis une ville ; un palais splendide se forme : il a un dôme avec des galeries demi-circulaires, les fenêtres sont tendues de crêpe noir ; le deuil est dans cette habitation ; je vois un sarcophage, un vieillard y est couché ; il tient dans ses bras un très gros livre ; — c'est le pape ; — une nuée d'hommes noirs s'enfuit par une petite porte.

Troisième tableau. — Un char forme moyen âge, apparaît : il marche lentement, il semble embourbé. Quatre magnifiques chevaux blancs sont attelés pour le faire avancer, ils l'entraînent néanmoins. Derrière lui se trouve une troupe de gens qui s'y cramponnent pour l'empêcher d'avancer, le Temps armé d'une faux gigantesque se tient en arrière; un autre personnage allégorique tient un énorme balai dont il fait mine de se servir énergiquement.

6 septembre 1870.

Premier tableau. — Je vois un point lumineux se former, puis une ville; c'est Paris qui apparaît comme un véritable foyer d'intelligence; ses environs prennent une teinte noire : il est cerné.

En certains endroits, sur la rive gauche principalement, j'aperçois des nuages rougeâtres. Une action principale semble s'engager du côté où l'on voit une tour; — sans doute la tour dite Malakoff. — L'intérieur de Paris est calme et paraît ne rien craindre, mais les environs sont plongés dans le sang et un deuil s'étend tout autour.

Deuxième tableau. — Je revois la route prussienne qui, cette fois, vient aboutir sous les murs de Paris où je vois un trou béant semblable à un immense précipice, et au bord duquel se tient un homme enveloppé d'un long manteau noir et qui, regardant au loin, montre de la main le gouffre qui est à ses pieds.

11 octobre 1870

Premier tableau. — Le pavillon de l'hôtel de ville correspond avec la province; les lignes ennemies sont percées en deux endroits après une lutte acharnée.

Deuxième tableau. — Le génie, revêtu d'un manteau noir, se tient toujours vers le précipice dont il a été parlé plus haut; derrière lui apparaît un nouveau personnage; c'est une femme en robe de flanelle blanche, couverte d'un voile noir, elle est debout, elle pleure et semble supplier le ciel.

Troisième tableau. — Un soleil radieux brille sur la France; des masses compactes s'organisent, et arrivent en armes au secours de leur capitale, elles cernent l'ennemi et le mettent en déroute; la dame au voile noir est encore là, elle pleure à genoux près d'un monceau de cadavres. Des rameaux verts s'étendent par toute la France; Paris est terrible dans son attitude de défense, la victoire est certaine, l'étoile de la Prusse a pâli.

Quatrième tableau. — L'Est de la France m'apparaît de nouveau, mais cette fois le linceul a disparu; le paysage redevient verdoyant, les chemins parcourus par nos ennemis sont fermés, leurs lignes de retraite sont coupées partout, ils sont cernés de toutes parts, et demandent la paix à leur tour.

Poésie

L'AMOUR DIVIN.

(Rouen, 1870. — Médium, mademoiselle L.-A. Lientaud.)

Ici-bas le bonheur est toujours éphémère,
Croire le posséder est un espoir trompeur.
Cessons donc de poursuivre une vaine chimère,
Elevons nos regards vers notre créateur ;
Adorons ses bienfaits, sa gloire, sa clémence ;
Sachons que rien ne peut égaler sa bonté,
Puisque sans se lasser de notre indifférence,
Sur nos yeux obscurcis il répand la clarté.
De la révélation la brillante lumière
Dévoile l'avenir même avant le trépas ;
Le Spiritisme vient nous ouvrir la carrière,
A travers les épreuves il guidera nos pas ;
Que ce soit désormais notre étoile polaire.
Hâtons-nous de quitter les sentiers de l'erreur,
Lui seul doit nous conduire au pied du sanctuaire
Où de l'Être suprême éclate la grandeur ;
Car, par les migrations l'âme transfigurée,
Un jour s'élèvera d'un essor radieux ;
Heureuse et revêtue de sa robe éthérée,
Elle parcourra l'immensité des cieux,
Traversant les espaces, allant de monde en monde,
Et de la création contemplant la splendeur ;
Puis, admirant de Dieu la puissance féconde,
Un ravissant amour embrasera son cœur.
Félicité sans fin, ardeur toujours nouvelle,
Délices que ne peut décrire aucun accent,
Feu divin, des élus récompense éternelle,
Pour goûter tes transports il nous faut d'autres sens.
Mais, lorsque nos Esprits auront quitté la terre
Pour aller habiter des globes plus heureux,
Et que, par nos vertus montant de sphère en sphère,
Nous atteindrons le but objet de tous nos vœux ;
Quand, par l'épuration changeant notre nature,
Nous aurons accompli notre rude labeur ;
Amour de l'Éternel, flamme céleste et pure,
Sublime don de Dieu, tu seras le bonheur.

UN ESPRIT.

L'attente.

(Paris, 1869. — Médium, M. P.-G. Leymarie.)

Le monde est dans l'attente, c'est le cri général. Chacun se dit : où allons-nous ? Que deviendrons-nous ? Une immense curiosité pèse sur tous les Esprits, et les commentaires les plus singuliers s'établissent sur ce fait : *Le monde est dans l'attente.*

Le fait est que, pour le philosophe, le spectacle de l'humanité en travail n'est pas à dédaigner devant le passé qui résiste et s'appuie sur les intérêts peureux, sur les habitudes, sur tout ce qui semble s'étayer sur la foi, et le présent qui demande le progrès, les institutions larges et le pouvoir de se recréer enfin sans avoir cette éternelle peur du lendemain, cette épée de Damoclès sans cesse suspendue sur le travailleur intelligent.

Oui, c'est un spectacle attrayant que celui de ce monde d'Esprits en fusion ; comme dans l'antiquité on peut encore s'écrier : — Le grand Pan est mort ; — car tout se renouvelle.

Les voyez-vous ces mortels affairés, empressés, qui las de la voiture s'emparent de la vapeur ; et qui maintenant, après avoir profité de l'électricité cherchent une nouvelle route : celle de l'air ? Qu'il est étrange, ce combat incessant de l'esprit poursuivant sa route sans regarder aux obstacles ! Beaucoup comblent les fossés, mais la foule passe dessus et ne s'arrête pas à si piètre chose ; et pourtant on veut arrêter cette marche générale qui est la loi divine ; on veut l'enrayer, et pour cela quels efforts, quel génie de résistance ! L'ennemi est partout : à côté, derrière, devant vous, cherchant à dominer la mère, la sœur, le mari, la famille, le tuteur, le travail, les besoins ; l'attaque est désespérée et la résistance est divine. De là, cette pression générale sur les Esprits, cette attente singulière qui semble n'avoir pas un but, et qui pourtant en a un de tracé, vrai, sérieux, charitable, paternel, solidaire.

Il y a centralisation, il y aura expansion, mais aussi il y aura destruction. Il y aura larmes, désespoir, batailles, incendies, disettes, maladies ; et après l'orage, le ciel bleu ; et Dieu laissera à notre libre arbitre le soin de régler nos différends.

Les échéances de notre manque de prévision sont conséquentes, elles sont le produit de notre égoïsme.

Donc ne vous inquiétez pas et priez : ce qui est prévu arrivera à son heure, et vous qui attendez et savez : apprêtez-vous à vous prémunir contre les mauvais jours ; armez-vous de patience, de vertu, de

résignation : Soyez fraternels, soyez bons, soyez Esprit et charité, et l'attente sera vaincue, vous serez les maîtres de la position. OEuvre divine, œuvre de progrès et d'avenir, vous êtes nécessaires comme l'air qu'on respire ! Soyez donc heureux, messieurs, de partager cette croyance qui doit vous régénérer.

BERNARD.

Les temps sont arrivés.

(17 mai 1870. — Médium, M. Marc-Baptiste.)

Les jours sont arrivés ! De toutes parts les signes précurseurs de la rénovation se montrent aux yeux même les plus obscurcis. Aussi voyez la terreur qui s'empare des hommes du passé et les tressaillements de joie qui agitent les hommes de l'avenir ! Mais en ceci comme en toute chose il ne faut pas se fier aux apparences, il ne faut pas surtout croire sur parole l'étiquette du sac ; tel ce qui se dit avancé est arriéré entre tous et ne fait que du vieux neuf quand la génération actuelle demande du nouveau après être trop longtemps restée dans l'ornière ; car qui peut dire de combien de générations cette génération se compose ? Combien de fois a-t-elle affirmé, nié, travesti Dieu ? Combien de fois a-t-elle professé les opinions les plus diverses, s'attachant sans cesse à la forme et négligeant le fond ? Car le fond est difficile à saisir et ce n'est que par l'application et l'étude qu'on peut parvenir à le connaître. Or étudier et approfondir sont choses difficiles à certaines natures qui ne manquent ni de vanité ni d'outrecuidance. Cependant une chose peut remédier à tout : c'est la bonne volonté.

Ne vous effrayez pas si vous voyez se dissoudre, en apparence du moins, les agrégations de personnes qui ont, il y a quelque temps, affirmé les vérités nouvelles et qui semblent les déserteraujourd'hui ; est-ce que les palinodies ne sont pas plus que jamais à l'ordre du jour, et ne verrez-vous pas par la suite de plus honteuses désertions ?

Non, ne craignez pas, car la voie dans laquelle le monde marche est solide.

ALLAN KARDEC.

Pour le Comité d'administration, le Secrétaire-gérant : A. DESLIENS.